

L'orchestre de M. Hébert s'est fait entendre dans les Salles du Bazar et des Banquets.

Madame Dr. Primeau se prêtait aussi avec une obligeance toute aimable à nous faire, de temps en temps, de la bonne musique; que le bon Dieu bénisse cette mère dévouée dans son jeune fils.

Madame McNichols et Mademoiselle Plouffe nous ont fait entendre des airs brillants et des plus choisis.

M. Colonnier nous disait, aussitôt notre désir exprimé, des poésies pleines de sentiments.

Il se fait tant d'actes de charité spontanée, de si bon vouloir que nous ne savons plus comment nous exprimer pour dire "merci" d'une manière convenable. Que dire, par exemple, à ceux qui donnent, tous les jours, sans se lasser? Il ne faut pas passer sous silence les bienfaiteurs qui nous donnent toutes les provisions dont nos tables sont surchargées, tels que volailles, dinde, roast-beef, perdrix, etc., etc., légumes, fruits, gâteaux, pièces montées, etc., épicerie, sucre, thé, café, etc. Il n'y a pas jusqu'à la maison d'affaires de M. Lapage, sur la rue St-Catherine, qui s'est empressée de nous se gratuitement à la disposition de Mme Maynard toute sa vaisselle, verrière, etc., pour le service des dîners; Dieu seul peut récompenser de tels actes de générosité et de dévouement.

Dîners et banquets sont une innovation, cette année, dans nos Bazar de l'Asile de la Providence; la mode est aux dîners; il nous faut suivre le courant. Mais comment résoudre cette question, c'est-à-dire la difficulté d'entreprendre une tâche semblable? Une seule d'entre nous pouvait la mener à bonne fin, car il fallait une certaine dose de dévouement, d'abnégation et de ténacité. Madame Maynard, née McNichols, a su résoudre ce problème d'une manière parfaite; il y a deux ans, Madame Maynard avait inauguré, à la fin du Bazar de 1896, l'ère des dîners et banquets en en demandant à la demande de Madame Moore,

CORRESPONDANTES DU JOURNAL.

Mlle Beaupré, dans le premier numéro du journal, a fait un appel de haute poésie à la jeunesse d'entrer dans la salle du bazar.

Le troisième jour elle nous donna une description prise sur le vif du dîner si touchant de nos chers protégés, vieillards et vieilles femmes; c'est une page à conserver, et que plus d'une plume serait fière de signer, c'est de l'école réaliste, mais douce comme la main de la charité; elle peint, mais elle ne blesse pas.

Mlle Marie Aymong! quel naturel, quelles fines pensées dans sa description de la poule automatique; sa plume court sans brides, mais avec quelle grâce! et après s'être adressée à l'enfance, sa causerie finit par une explosion de reconnaissance envers ses vénérables et chères institutrices, les Sœurs de la Providence, qui lui ont donné le pain de la science humaine et divine; voilà un cœur bien né et qui fera son chemin. Mon Dieu! épargnez-lui les ronces sur sa route.

M. Leblond de Brumath nous a donné une description très intéressante et très appréciée des établissements des deux grands journaux quotidiens de New-York, *The World* et *The New-York Herald*.

M. Lasalle, toujours si sympathique, nous a écrit une page délicieuse pour notre humble journal: "Aidons-nous

les uns les autres." Que nous lui serions reconnaissants, s'il nous faisait le plaisir d'une de ses aimables causeries!

\*\*\*

Un dîner à quelques Dames auquel assita notre si digne Présidente, Mme Taschereau, Mme Cherrier, ainsi que nos regrettées amies, parties pour un monde meilleur, Mesdames Sincennes, Mathieu et Armstrong, etc., etc., etc.; ces Dames avaient au milieu d'elles une de leurs anciennes amies tombées dans la misère, et qu'elles prenaient plaisir à réchauffer de leur bonne affection, tout en lui faisant prendre un succulent repas; Dieu a béni ce premier repas intime fait de charité; le lendemain, grand dîner offert aux Messieurs du Clergé; ensuite Mme Chevalier réunit de suite une trentaine de convives pour le troisième banquet; le quatrième et dernier dîner fut celui des Messieurs Granger; ces deux réunions eurent un plein succès pour la clé de ce Bazar de 1896.

Cette année, Madame Maynard, encouragée par ce début, où elle avait fait ses premières armes dans ses fêtes de charité, se mit de nouveau, avec une rare énergie, à rêver et à travailler au succès du Bazar de cette année; elle paya de sa personne, pas de repos; avec une sûreté de coup d'œil, et comme par enchantement, elle s'imposa de la responsabilité de la Salle des Banquets, ce qui n'est pas peu dire, de la table des rafraîchissements, de la mine d'or du Klondyke, du loyer et de la recette de la poule automatique, de la maison "Chocolat-Mennier," et créa le journal LA CHARITÉ, en obtenant toutes les conditions voulues pour ne presque rien payer au charitable ami, imprimeur, M. Pigeon, et dont nous exerçons encore la patience pour notre retard à lui donner nos articles; — elle mit aussi tous les écrivains de bonte volonté, dans l'aimable obligation de lui fournir comme aliment de son journal soit de leur prose, soit de leurs aspirations poétiques. Et pour résultat de tous ses efforts surhumains, le succès de cette entreprise de Mme Maynard va toujours grandissant, et répond aux goûts nouveaux du jour, le succès est assuré à l'œuvre de toutes les Dames collaboratrices de ces travaux de géant.

La société Montréalaise trouvera encore cette semaine des repas somptueux pour la modique somme d'un écu.

Et nos pauvres du pain! Ah! n'oubliez pas le pain, le pain pour vos pauvres, le pain de St-Antoine.

LA SECRÉTAIRE.

PENSÉE

Il existe des hommes qui sont de la race du vautour. Cet oiseau de proie sent de loin sa pâture; il y court avec avidité, jamais il ne fait part aux autres oiseaux de la proie qu'il a trouvée; il porte au contraire dans son nid ce qu'il n'a pu consommer, et cette proie achève de se corrompre et devient infecte.

Ainsi en est-il de l'avare. Il respire le lucre et l'odeur du lucre; il ne partage pas son gain avec ses semblables, mais il le porte dans son nid, il le réserve pour ses enfants, et ce gain le corrompt. Un jour ses enfants dissiperont en futilités les richesses soigneusement amassées par le père.